



Frédéric Worms (1982 I)

*Professeur de philosophie
et directeur-adjoint Lettres de l'ENS*

AVANT-PROPOS

Il a souvent été soutenu, par exemple à propos de la médecine, que l'idée de déontologie professionnelle n'était pour ainsi dire que le degré zéro de l'éthique, et qu'il fallait lui en ajouter d'autres, bien plus élevés ou profonds qu'elle. Après tout la « déontologie » ne désigne en ce sens que *certaines* devoirs, certaines obligations, les obligations et les devoirs attachés à *certaines* « professions ». Elle n'accéderait donc pas à une morale universelle. Celle-ci supposerait autre chose : l'accès, avant tout, à une « déontologie » universelle, répondant à la question du devoir *en général*, à la question *morale* telle que la pose Kant (« que dois-je faire ? »). Et on ajoute souvent, au-delà même du devoir, une dimension morale jugée plus profonde (par exemple chez Levinas le rapport à l'Autre).

Mais ce que montre le dossier réuni dans ce numéro impressionnant de *L'Archicube* c'est, sur le cas central de la recherche scientifique, à quel point la déontologie professionnelle n'est pas le minimum mais, au contraire, le *comble* de l'éthique, la contient tout entière, en implique toutes les dimensions, en révèle et en recèle même la condition. Le fait même que l'on regrette de devoir énoncer cette éthique de la science, le fait même qu'on ait pu espérer qu'une conduite éthique soit toujours présente dans l'activité scientifique (les philosophes diraient « immanente » en elle), le montre bien ! En un certain sens, c'est dans l'idée même de science, de recherche scientifique, que se loge une exigence éthique, et non pas minimale mais maximale. De ce point de vue, par-delà les malentendus, on comprend mieux la phrase restée célèbre de Jean-Pierre Changeux lorsqu'il avait accédé à la présidence du Comité consultatif national d'éthique, et que je cite de mémoire : « Tout ce qui est vrai-



ment scientifique est vraiment éthique. » C'est justement parce qu'il y a une éthique immanente, interne, intime à la science, que l'on est scandalisé de ses manquements ou de ses violations et de devoir du coup énoncer cette éthique, être obligé de la formaliser pour l'appliquer. Comme le montre Sophie Roux dans le dossier, le terme d'*intégrité* qui fait partie de son titre d'ensemble renvoie à cette entièreté d'une vertu maximale, mais interne à la science et cela même si, comme elle le montre aussi, on doit distinguer entre les divers degrés des « fraudes » qui viennent la déchirer. Tout manquement éthique vient toujours briser une relation de confiance. Mais c'est particulièrement grave, bien sûr, dans le cas de la science qui est fondée sur la relation même à la *vérité*, où tout mensonge est une faute et où toute faute est d'abord un mensonge (sur un savoir, une thèse, un résultat, une expérience, etc.). Plusieurs des textes importants de ce numéro insistent d'ailleurs sur une distinction fondamentale : entre la fraude et l'erreur. On comprend pourquoi. C'est que l'erreur peut (et doit) être rectifiée, n'apparaît même que sous le signe de la rectification et, loin de l'ébranler, suppose donc et renforce la distinction confiante du vrai et du faux. Elle fait partie de la science, elle la constitue en elle-même et dans son histoire (comme l'ont souligné Bachelard ou Canguilhem). Au contraire, la fraude ou le mensonge risquent d'étendre le soupçon de manière contagieuse sur leur réfutation elle-même, au point d'ébranler irréversiblement la distinction du vrai et du faux, au point de généraliser le soupçon. La fraude oblige à passer d'un régime de la preuve à l'autre, de la vérité nue à la vérité rétablie, de la science au droit ou à la loi, dernier recours dans le rapport des hommes à la vérité. Si on ajoute à cela toutes les dimensions explorées dans les articles et les entretiens du recueil (par exemple les pressions économiques et politiques sur la recherche que décrit bien Alain Prochiantz, et tous les enjeux politiques de la vérité et de la confiance publique dans la science), on comprend en quoi l'intégrité scientifique contient en elle l'entièreté de l'éthique.

C'est donc bien dans le cas de la science et de la recherche scientifique que l'on peut dire avant tout que la règle du métier est la mesure des relations entre les hommes et même la mesure *des choses*. Nulle part ailleurs, en effet, cette déontologie apparemment minimale ne vient toucher si profondément, au-delà des relations humaines comme telles, à notre relation au monde. Une fois ébranlée, nous ne croyons plus à rien, notre rapport au monde même en est atteint. Si l'on oppose parfois, à tort, la philosophie et la sociologie des sciences, le fondement et la critique, on voit qu'il faut aller plus loin encore et que l'éthique et la loi sont la condition même de la connaissance et du savoir, et inversement.

Mais on peut généraliser cet enseignement, avant d'y revenir et de conduire à la lecture du dossier lui-même. Car ce qui vaut pour la science vaut aussi pour les autres pratiques humaines. Le serment d'Hippocrate n'est pas resté par hasard la condition d'accès non seulement à la profession mais à la pratique médicale comme telle, et



ceci jusqu'à nos jours. Il pouvait sembler minimal (ne pas dire ce qu'on a vu, chez le patient que l'on soigne) ; il touchait en réalité à l'essentiel, et le fait encore (le soin, comme relation singulière, et sa violence ou sa violation possible). Il en va de même pour les autres métiers, pour la déontologie de l'avocat, du policier, du professeur, et j'en passe. Il faut donc généraliser : ce ne sont pas seulement certaines relations professionnelles mais toutes les relations humaines qui comportent dans leurs limites internes les principes premiers de l'éthique et on devrait dire aussi de la politique. C'est en elles qu'il faut les chercher, c'est en elles qu'ils existent et persistent, même si leur violation oblige à en sortir pour les énoncer et les faire respecter.

On pourrait donc conclure, sans le moindre jeu sur les mots, que l'éthique de la recherche nous oriente vers la recherche de l'éthique. Mais encore faut-il s'en donner les éléments et les enjeux les plus concrets. C'est ce que fait ce dossier, à plusieurs voix. Exemple numéro de *L'Archicube* qui montre du même coup que le lien maintenu entre les anciens élèves d'une école fondée sur la formation par la recherche, et qui la maintiendra partout où elle peut être fragilisée, ce lien, donc, bien loin d'être seulement d'amitié contingente, renvoie aux enjeux les plus partagés et les plus urgents, dans une société tout entière fondée sur la confiance dans la vérité, tout entière menacée quand celle-ci est ébranlée, et tout entière concernée par les questions les plus minimales qui sont ici étudiées.

L'idée d'un dossier sur l'intégrité scientifique est née au cours des débats menés au Bureau de l'Assemblée académique de PSL, présidée par Danièle Murciano, avec Ana-Maria Lennon-Duménil, Yacine Oussar, Dominique Peysson et Violaine Anger.

Le comité scientifique de ce numéro est composé de Mathias Girel, Michèle Leduc, Sophie Roux et Frédéric Worms.